

## Édito

## Les défis du grand âge



Jean-Baptiste Isaac  
Directeur adjoint  
de la rédaction

Ce sont des questions qui s'imposent à nous au fil des années : comment vont vieillir nos parents ? Combien de temps pourront-ils rester chez eux ? Aurai-je les moyens de payer une maison de retraite ? Des interrogations que le récent scandale des Ehpad révélé par le livre « Les Fossoyeurs » de Victor Castanet ont rendues encore plus vives.

Preuve de l'onde de choc créée par cette affaire, la moitié des Français refuseraient de placer leur père ou leur mère dans un établissement spécialisé s'ils perdaient leur autonomie, selon notre enquête OpinionWay du 22 octobre dernier. Deux tiers des Français seraient même prêts à les accueillir chez eux pour leur apporter les soins du quotidien, d'après cette même étude.

Les témoignages que nous avons recueillis montrent pourtant qu'héberger chez soi ses parents est loin d'être une sinécure. Cela demande de la place, des équipements adaptés, une bonne dose de psychologie des deux côtés. Et surtout beaucoup d'énergie et de disponibilité.

Aurore Bergé, ministre des Solidarités et des Familles, vient d'ailleurs d'annoncer 6 000 places de « répit » pour héberger le temps d'un week-end ou d'une semaine les personnes âgées qui vivent chez un proche. Ce qui peut permettre aux près de 2 millions de Français « aidants », qui consacrent plus de vingt heures à leur père ou leur mère dépendants, de souffler un peu.

L'autre défi est de tout faire pour garder le plus longtemps possible chez elles ces personnes âgées. Les aides pour transformer les logements sont nombreuses et plutôt efficaces. Les difficultés viennent souvent de la pénurie d'auxiliaires de vie, indispensables pour les éventuels soins, par exemple.

Autant de questions qui seront au cœur de la loi sur le bien-vieillir, censée arriver à l'Assemblée nationale dans les prochaines semaines. Ce texte est très attendu par les associations — la France comptera 4,8 millions de Français de plus de 85 ans en 2050 — mais a été malheureusement repoussé plusieurs fois.

# Vivre avec ses parents dépendants

Dans le sillage de la crise sanitaire et de la crise de confiance vis-à-vis des Ehpad, de plus en plus de personnes accueillent à leur domicile leurs parents âgés. Un choix souvent financier, parfois compliqué et douloureux.

Bérandère Lepetit

**CHEZ SYLVIE\***, cadre à La Défense et mère de trois enfants, « on est très famille ». Depuis que sa fille aînée de 24 ans a déménagé, il y a près d'un an, la quinquagénaire a donc décidé, en accord avec son mari et ses deux autres enfants de 20 et 22 ans, de rapatrier sa mère, placée en Ehpad, dans le vaste appartement familial de Levallois-Perret (Hauts-de-Seine). Fini l'angoisse quotidienne de « découvrir quelque chose » en maison de retraite, les erreurs de médicaments administrés à sa mère et « tout un tas de dysfonctionnements », balaie Sylvie.

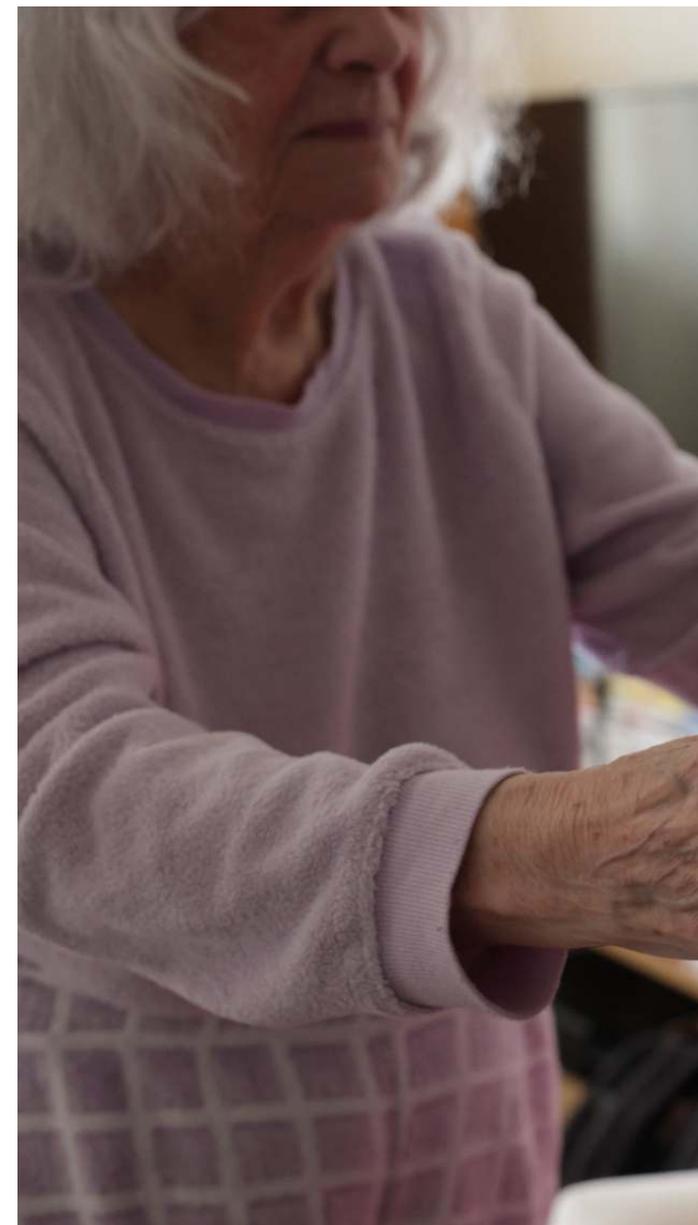
Désormais, la femme de 97 ans occupe l'ancienne chambre de la fille aînée qui ne sera décidément pas restée vide longtemps. « C'est un choix réfléchi. Ma mère est plus heureuse comme ça et, moi, je suis moins angoissée », confie Sylvie, qui fait deux jours de télétravail par semaine et s'organise avec une armada d'aides à domicile pour s'occuper de sa mère, de plus en plus dépendante. Comme Sylvie, à la suite de la

crise du Covid et de la sortie du livre-enquête « Les Fossoyeurs » (Éd. Flammarion) sur le scandale Orpea, ils sont de plus en plus nombreux à décider de vivre à domicile avec leurs parents âgés. D'après le dernier baromètre de la Fondation April-BVA, alors que notre pays compte quelque 8,8 millions d'aidants, 11 % des aidés en France vivent au domicile de leurs aidants.

## Génération sandwich

D'après une étude de la direction statistique du ministère de la Santé (Drees) en 2023, entre 350 000 et 450 000 aidants seraient des enfants hébergeant leurs parents âgés en perte d'autonomie. Une tendance en progression, d'après l'ensemble des associations que nous avons contactées. « Autrefois, cela restait cantonné à des familles où le poids de la culture, notamment méditerranéenne, était très fort, mais aujourd'hui, de plus en plus de familles essaient de garder leurs proches le plus longtemps possible près d'elles. À la suite des scandales, j'ai accompagné de nombreuses personnes qui ont fait ce choix, allant jusqu'à retirer leurs parents de l'Ehpad », explique Raphaëlle Martin, directrice du pôle accompagnant les aidants à l'association Delta 7, qui soutient 1 300 aidants par an, dont 80 % vivent avec le proche qu'ils aident.

« Ces aidants sont souvent des femmes âgées d'une cinquantaine d'années. On appelle cela la génération sandwich, car elles se retrouvent à s'occuper à la fois de leurs enfants et de leurs parents, et elles doivent adapter leur emploi ou même arrêter de travailler », renchérit Alice Steenhouwer, directrice d'avec nos proches. Dans son association, le nombre d'appels à la plateforme d'écoute a été multiplié par trois entre 2020 et 2023,



**11 %**  
des aidés en France vivent chez leurs aidants. Entre 350 000 et 450 000 aidants seraient des enfants hébergeant leurs parents âgés.



passant de 2 000 à plus de 6 000 appels annuels. Nombreux sont ceux qui émanent de ces femmes au bord de l'épuisement.

Souvent, ce choix dépend de la taille du logement. Pour héberger un proche âgé, il faut adapter certaines pièces, comme la chambre, la salle de bains (des aides financières existent). L'aspect économique est aussi déterminant. « L'Ehpad coûte cher, et l'argument financier est souvent avancé par ces familles. Mais au départ, elles sous-évaluent l'impact financier et personnel que cela va avoir sur leur vie. On conseille aux proches aidants de maintenir une activité professionnelle pour éviter de s'isoler. Malgré tout, la plupart sont bien forcées de moins travailler », rapporte Alice Steenhouwer.

## « Les rôles s'inversent »

Une nouvelle relation se tisse avec le parent âgé, qui peut dérouter. « Il faut réussir à faire preuve d'autorité avec son parent. Les rôles s'inversent. On était enfant, on devient le parent. Cela m'a valu beaucoup de questionnements et d'insomnies », raconte Monique, veuve de 66 ans qui héberge depuis deux ans sa mère de 86 ans. « Vivre avec

son parent, c'est une solution, mais c'est parfois très lourd, très long, très douloureux. Beaucoup de familles finissent par trouver une autre solution ou se résoudre à l'Ehpad », pointe Alice Steenhouwer.

C'est le cas de Marie-Pierre, 52 ans, qui après avoir accueilli quatorze mois Angelo, son père de 84 ans, l'a confié à son frère, jeune retraité. Il y a cinq mois, la fratrie s'est résolue à placer Angelo en Ehpad. « Pour accompagner son parent jusqu'au bout, il faut vraiment être solide. Ma han-tise, c'était de le retrouver mort dans son lit », témoigne cette femme dynamique.

« L'un des problèmes majeurs des aidants, c'est de ne jamais avoir de répit possible, estime aussi Laure Vezin, psychologue à la Fondation Odilon Lannelongue. Malgré toutes ces difficultés, ces fins de vie en famille risquent de s'accroître dans les années à venir. Avec le vieillissement de la population, la baisse du niveau des retraites, la pénurie de personnel dans le médico-social, le modèle économique du placement en Ehpad va être sérieusement remis en cause. Sauf que tout ne pourra pas reposer sur les épaules des aidants », conclut-elle.

\* Le prénom a été changé.



LP/PHILIPPE DE POULPQUET

Gennevilliers (Hauts-de-Seine), le 8 novembre. Caroline s'occupe à temps complet de sa mère, Jean Margaret, malade d'Alzheimer.

## AIDANTE | « L'Ehpad, ça ne me dit rien du tout »

**Caroline**, 62 ans, héberge sa mère de 92 ans atteinte de la maladie d'Alzheimer.

**DANS SON PYJAMA** blanc et mauve, ses beaux cheveux blancs détachés, Jean Margaret (prononcez « Djine Margrèt », à l'anglaise), 92 ans, vient de s'extraire de sa chambre. La vieille femme trotte quelques pas, seule, dans le couloir avant de s'asseoir péniblement sur le canapé, près de sa fille dont elle ne lâche plus la main. « Elle reste un peu autonome, heureusement », souffle Caroline, 62 ans, en posant un regard doux sur sa mère, atteinte depuis quatre ans de la maladie d'Alzheimer.

Soudain, Jean prononce quelques bribes d'anglais, sa langue natale, puis se tait, le regard vide et fatigué. Elle n'est plus vraiment là. « Depuis quelque temps, elle ne parle qu'en anglais, et elle met des vers à la fin des phrases. Parfois, je ne comprends plus rien à sa nouvelle langue », soupire la sexagénaire. S'adapter, comprendre sa mère, la nour-

rir, la laver : telles sont les tâches quotidiennes de Caroline qui partage son logement social de 65 m<sup>2</sup> à Gennevilliers (Hauts-de-Seine) avec Jean Margaret depuis le début de sa maladie. La vieille dame perd chaque jour un peu plus la mémoire en même temps que l'autonomie.

### Une vie personnelle en pointillé

Très proches toute leur vie, mère et fille s'aiment toujours autant, ça se voit, mais elles ne se comprennent plus très bien. Parfois, même, elles se disputent. « La maladie évolue très vite. Au début, elle se perdait dans le hall de l'immeuble. Maintenant, c'est dans l'appartement. Il y a aussi les hallucinations auditives et visuelles. Parfois, j'arrête de discuter avec elle. Je dois moi aussi lâcher prise », reconnaît Caroline, lucide. La sexagénaire, diplômée en histoire et littérature

« Ma maison, c'est aussi celle des personnes qui y vivent. Chacun est chez soi », assure Séverine Bellier, accueillante familiale dans l'Orne.

anglaise, a arrêté de travailler pour s'occuper de sa mère. Elle n'a pas pris de vacances depuis des lustres. N'a pas été au cinéma depuis plus de trois ans. Une vie personnelle en pointillé, qui s'efface comme les souvenirs de la mère. Mais une décision ferme et résolue, aussi. Un choix humain et financier. Mère et fille – qui est la tutrice – vivent grâce à l'APA (allocation personnalisée d'autonomie) de Jean Margaret qui s'élève, charges déduites, à près de 700 € mensuels.

### Souvent bien seule

« Au départ, tous les médecins, les proches me disaient que c'était trop difficile, un trop gros sacrifice personnel. Ils m'intimaient de la placer à l'Ehpad. Mais l'Ehpad, ça ne me dit rien du tout, surtout après les scandales qu'on a entendus. Qui la serrerait dans ses bras quand elle se met à pleurer ? Ce qui arrive souvent... », interroge la fille. Caroline a tenu bon. Avec le temps, les médecins ont fini par comprendre. Les amis se sont éloignés. Reste sa fille de 36 ans qui vit à proximité, mais aussi l'association Delta 7 qui lui apporte un soutien psychologique important, et un frère qui vit loin, en Grande-Bretagne. N'empêche que la mère et la fille sont bien seules, souvent.

Il y a un an, Jean a été hospitalisée pour une pneumonie. Elle en est ressortie dénutrie, 8 kg en moins, les lèvres gercées. « La maltraitance, quand on la voit sur son propre parent, ça prend une autre dimension », confie Caroline, en larmes. Depuis, elle reste très en colère et plus que jamais défiante vis-à-vis des Ehpad. « Si ma mère devait un jour être placée, j'y serais en permanence pour surveiller, ça ne changerait pas grand-chose à ma vie. »

Aujourd'hui, Caroline attend avec impatience de toucher sa retraite qui lui permettra d'avoir plus de répit. « J'emploierai plus souvent une aide-soignante, je pourrai sortir plus librement », se projette-t-elle. Car pour l'instant, ses virées extérieures se résument au supermarché du samedi matin, quand sa fille peut garder Jean Margaret. Autrement, elle reste près d'elle en permanence. En parlant, Caroline n'a pas lâché la main de sa mère. Elle la soutient pour se relever. Les deux femmes font quelques pas dans le couloir ensemble, puis Jean Margaret regagne sa chambre. **B.L.**



FLAMMARION/SIMON LAMBERT

## ALTERNATIVE | La solution des familles d'accueil

### Bérangère Lepetit

Ce n'est pas la famille Bélier, comme dans le film qui révéla Louane en 2014, mais la famille Bellier. Et chez Séverine Bellier, à Condeau, petit village de 400 âmes dans l'Orne, l'accueil n'est pas un vain mot. « Accueillante familiale », c'est l'activité officielle de cette femme, mère de trois enfants qui a retapé au milieu de la campagne normande une vieille grange pour y accueillir depuis quinze ans, sept jours sur sept et 365 jours par an, des personnes âgées. Une solution pour eux à mi-chemin entre le maintien à domicile et l'Ehpad.

Séverine croule d'ailleurs sous les demandes. « Chez moi, c'est comme une grande famille. Ma maison, c'est aussi celle des personnes qui y vivent. Chacun est chez soi. Ma mère aussi exerçait ce métier. Finalement, c'est un très vieux métier, mais nous ne sommes toujours pas reconnus et donc très peu connus », déplore Séverine Bellier, coautrice du livre « Bienvenue chez Séverine » (Éd. Flammarion, 2020). Chez elle vivent au rez-de-chaussée deux messieurs de 67 et 98 ans et une dame de 87 ans.

Pour pouvoir exercer, l'accueillant familial doit être agréé par le département et suivre une formation obligatoire. Son logement, bien sûr, doit être adapté à l'hébergement des personnes âgées ou handicapées, donc dépendantes, qui déboursent entre 1 300 et 2 000 € par mois en fonction de leur degré de perte d'autonomie. L'accueillant familial, lui, est rémunéré et doit se rendre disponible nuit et jour pour venir en aide, le cas échéant, et prendre soin de ses résidents. « Ici, on n'est pas à l'usine,

on est dans l'humain, poursuit Séverine Bellier. Si la toilette de la personne doit prendre une heure, on prendra une heure. »

### Trop peu nombreux à exercer

Ces 8 500 accueillants, si peu nombreux en France ; qui sont-ils ? « En général, les personnes qui se lancent le font comme un deuxième métier, en reconversion vers 40 ou 50 ans, et ont envie de faire à domicile quelque chose de chouette. On ne fait pas ça pour l'argent mais pour la passion », explique Olivier Kornprobst, président de l'association Famidac et lui-même accueillant dans le Cantal.

« L'Ehpad, on y va en général sous la contrainte. L'accueil familial, c'est choisi », défend-il aussi. Seulement voilà. Les accueillants familiaux vieillissent, comme leurs résidents. Trop peu de candidats sont attirés par cette activité, très prenante et qui laisse peu de répit et d'opportunités de vacances. « On sent bien qu'on intéresse beaucoup de familles, surtout depuis le scandale des Ehpad privés, mais avec le vieillissement de la population, nous ne sommes pas assez nombreux à exercer », poursuit Olivier Kornprobst.

À tel point que certains accueillants s'inquiètent déjà de la disparition de cette activité qui s'est développée sur un vide juridique. « Nous échappons au Code du travail, nous n'avons pas le droit au chômage », soupire Bruno Ponte, vice-président de France Accueil familial et accueillant en Dordogne. « Nous voulons travailler sur ces questions, sans doute avec des mesures législatives à venir », fait-on savoir au cabinet d'Aurore Bergé, la ministre en charge des Solidarités et des Familles.



**La maltraitance, quand on la voit sur son propre parent, ça prend une autre dimension**

Caroline